Chapitre un

Nitassinan

(Territoire des Innus….«notre terre»)

Nutashkuan

(Là où on chasse l'ours noir)

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

La plage disparaissait dans une ouate de brouillard si dense, qu'on ne voyait autour de soi qu'à deux mètres. Le paysage côtier, tout entier dissout, avalé par la vapeur qui le voilait. Raymond se trouvait ainsi enveloppé dans une bulle lumineuse, d'un blanc grisâtre, qui semblait se déplacer avec lui, à mesure qu'il avançait. La lisière de l'eau et du sable créait une balise qui guidait ses pas. Mais dès qu'il s'en éloignait, il perdait tout repère, et ne pouvait se fier, pour s'orienter, qu'au disque jaune pâle et flou du soleil, suspendu dans l'immensité blanche au-dessus du fleuve.

Marcher dans le ventre sécurisant de LA mère.

Impossible, en ce moment, d'imaginer qu'il y avait devant soi, au-delà du golfe Saint-Laurent, l'étendue farouche de l'océan Atlantique. Pourtant Raymond le ressentait, intensément, jusque dans ses os. En prêtant l'oreille, il percevait, dans le chuchotement paisible des vagues, le souffle puissant de la mer qui, à l'expir se heurte à la terre et gronde, puis à l'inspir se retire sans écho, se perdant au large et portant des parfums de sel et d'algues dans une mélodie incantatoire.

Ici, lui, le sauvage apprivoisé pouvait entendre la voix de ses ancêtres dans le vent du large. Le sang de l'homme ralentissait, l'esprit s'apaisait, la chair se connectait à l'immensité du territoire, à cette part en lui du Nitassinan qui vibrait encore.

Pour un début de juin, le matin promettait une journée chaude, un vingt-deux degrés Celsius plutôt inhabituel à cette période, sur la Côte-Nord. Ainsi, le contraste prononcé avec la fraîcheur de la nuit créait-il ce paysage magique, cette fumée de mer aux allures de légendes.

La fin de la route 138. Le début de l'infini.

EXTRAIT - TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dans son cœur, un poème de Joséphine Bacon qu'il avait pris l'habitude de lire à son fils lors de leurs dernières vacances annuelles à Nutashkuan et dont il avait fini par mémoriser chacune des strophes :

«Le Nord m'interpelle
Ce départ nous mène
Vers d'autres directions
Aux couleurs des quatre nations :
Blanche, l'eau
Jaune, le feu
Rouge, la colère
Noir, cet inconnu où réfléchit le mystère.
…
Je dis aux chaînes du cercle :
Libérez les rêves,
Comblez les vies inachevées
Poursuivez le courant de la rivière,
Dans ce monde multiple,
Accommodez le songe.

Il avait acheté ce recueil de poésie bien des années après le départ de Justine, la mère de son fils. Elle avait passé les huit années de leur union à le traîner, pratiquement de force, dans toutes sortes de soirées littéraires. Mais en vain. Jusqu'à son départ, il était demeuré imperméable à cette forme d'art dont il ne saisissait pas la beauté.

Puis un jour, la merveilleuse ironie de la vie avait placé entre ses mains les mots innus de Joséphine qui l'avaient laissé tremblant, faisant écho à cette indéfinissable nostalgie qu'il traînait.

Assis sur une souche, il se laissait maintenant porter par l'absence du bruit des hommes, par la douce musique des vagues, ponctuée des cris des goélands. Pour tromper l'angoisse qui rampait jusqu'à son âme, il s'alluma une cigarette et regarda les volutes blanches se perdre dans la ouate environnante.

EXTRAIT - TOUS DROITS RÉSERVÉS

À sept kilomètres environ, se trouvait, nichée dans le sable de la Pointe-Parent, la réserve innue de Nutashkuan, où il n'avait jamais osé mettre les pieds. Là où résidaient peut-être des parents éloignés, où résidaient assurément, des frères et des sœurs de sang.

La majeure partie de sa vie d'adulte, il l'avait passée avec les Blancs. Le départ récent de son fils accentuait son sentiment de culpabilité et semblait l'accuser, silencieusement, d'avoir abandonné son peuple, d'avoir trahi ses propres racines.

Parfois, pour se décharger de ce fardeau, de cette trop lourde honte, il lui arrivait de se demander si c'était vraiment le sang qui nous liait à l'Autre. Alors, il se rappelait le plaisir de croiser des Québécois, sur la côte américaine, et de reconnaître l'appartenance et la fierté de partager la langue et la culture francophone. Il parlait le français depuis plus longtemps que sa langue natale, l'Innu-Aimun et se sentait déchiré entre deux maitresses jalouses, n'arrivant jamais à vraiment choisir l'une des deux. Un homme perpétuellement en exil.

***

Sur la plage de Natashquan, un brouillard oppressant, tel une cage, entourait Léonie.

- La lumière blanche de la mort, pensa-t-elle distraitement.

Dix minutes plus tôt, on pouvait encore apercevoir le grand arc de cercle de la plage, bordé de hautes dunes aux herbes sauvages. Puis, soudainement, le paysage avait commencé à disparaître. À mi-parcours en direction de la Pointe-Parent, qui s'avançait vers le large, Léonie s'était empressée de faire demi-tour pour rejoindre le Café-Bistro L'Échouerie, voisin des Galets : seul véritable attrait touristique de l'endroit, selon elle.

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

Comment, à présent, être sûre qu'elle marchait dans la bonne direction? Son sens de l'orientation s'accommodait suffisamment bien du quadrillage des villes, mais la nature, pour elle, ne présentait qu'une succession de formes aléatoires et indéchiffrables. Il n'y aurait eu pourtant qu'à continuer de marcher dans le même sens, en suivant le bord de l'eau, n'eût été cette indéfinissable nervosité qui l'empêchait d'avancer.

À cet instant, elle maudissait Jacques, son collègue de la clinique, qui avait insisté pour qu'elle prenne du repos dans « ce coin de paradis sauvage ». La terre de Gilles Vigneault, avait-il renchéri, à croire que cet argument transformait la destination en une sorte de pèlerinage culturel incontournable…

Elle n'aurait jamais dû céder, pensait-elle.

Deux semaines plus tôt, elle avait confondu les dossiers d'une enfant autiste qu'elle traitait depuis plus de trois ans avec celui d'une fillette nouvellement admise pour des troubles épileptiques.

Cette journée-là, une migraine épouvantable la terrassait lorsqu'elle s'était assise avec la jeune autiste pour entamer la série de tests psychométriques qui permettraient d'évaluer sa motricité fine et sa mémoire. Déroutée par l'attitude étrange de Léonie qui l'appelait par un autre prénom que le sien et lui faisait faire des exercices qui sortaient absolument du cadre d'intervention auquel elle était habituée, la jeune patiente se referma sur elle-même jusqu'à devenir agressive et sortir en courant de la salle pour s'enfermer dans les toilettes et refuser d'en sortir.

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

Jacques, alerté par les cris et les claquements de portes, avait dû passer une heure, assis par terre sur le carrelage, à tenter de rassurer la gamine et sauvegarder le fragile lien de confiance qu'ils avaient si difficilement réussi à établir.

Il n'en demeurait pas moins que cette « distraction » s'ajoutait à d'autres, moins graves celles-là, mais tout de même alarmantes.

- Deux ans sans prendre de vacances, à travailler soixante heures semaine, c'est dangereux, Léonie, lui avait fait valoir Jacques, doucement, mais fermement, lorsqu'ils furent seuls dans la clinique. Tu vas finir par tomber et tu sais à quel point on a besoin de toi, ici…

L'astucieux argument de sa responsabilité face à l'équipe et aux patients avait finalement vaincu ses résistances. Même si sa passion pour son travail la brûlait et qu'il lui semblait impossible d'abandonner son poste, elle n'eut pas le choix d'admettre qu'il était vrai qu'elle se sentait fatiguée, depuis quelque temps. À bout de souffle. Mais ce n'était que passager, tentait-elle de se convaincre. Un temps de repos, au fond, serait peut-être bénéfique. Elle partirait donc, mais pas plus d'une semaine.

Voilà comment elle s'était retrouvée dans ce trou perdu, tout au bout de la route 138. Et maintenant, sur cette plage déserte, narguée par les ricanements des goélands, l'angoisse la clouait sur place. Découragée par sa propre faiblesse plus que par la situation, elle finit par se laisser choir sur le sable, faisant fi de la fraicheur et de l'humidité du sol.

Autant par défi des injonctions de Jacques que par aveuglement à la beauté qui l'enveloppait, elle profita de cet arrêt forcé pour passer mentalement en revue les dossiers

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

laissés en suspens, prévoir les interventions dont elle voulait discuter à la prochaine réunion du comité de direction en tentant d'anticiper certaines réticences de ses collègues.

Vingt minutes passèrent ainsi. L'air marin imprégnait son chandail trop léger et le froid commençait à engourdir ses fesses. Tandis qu'elle sortait son cellulaire de sa poche pour consulter ses courriels elle leva la tête et entrevit, dans la ouate, une tache foncée qui se révéla être une forme humaine se dirigeant lentement vers elle. Considérant la casquette de sport et le manteau trop ample, elle en déduisit que ce devait être un homme, et éprouva involontairement un frisson d'angoisse à l'idée de se retrouver seule face à un inconnu.

Mais cette crainte céda rapidement la place au soulagement quand elle réalisa que cette personne allait pouvoir la guider loin de cette plage humide et somme toute lugubre. Elle se déplia péniblement en secouant le sable qui mouillait son pantalon de lin gris et attendit que la silhouette franchisse le mur de brouillard pour la rejoindre dans sa bulle.

Elle fut surprise par une voix féminine qui l'interpellait chaleureusement avec cet accent singulier des habitants du coin.

- C'est vous, madame, qui avez acheté un café à matin ?

La femme, plutôt frêle et joviale, entra enfin dans la sphère de visibilité entourant Léonie et plissa les yeux, pour s'assurer qu'elle reconnaissait bien sa cliente du matin.

- Si je suis votre unique cliente féminine de la matinée, oui, j'imagine que c'est moi qui ai acheté le café, répondit Léonie, avec cette pointe de sarcasme sans méchanceté, propre à certains intellectuels.

EXTRAIT - TOUS DROITS RÉSERVÉS

- Bon ben alors, j'suis contente, répliqua la femme, sans faire attention à la remarque. C'est que je veux pas être tatillonne et on aime bien la visite, ça nous fait plaisir, vous comprenez, mais on dirait bien que vous êtes partie sans payer.

À ces mots, elle partit d'un grand rire franc et généreux, signifiant ainsi que c'était sans reproches et même, que cela deviendrait l'anecdote du jour à raconter aux prochains clients avant de les laisser partir.

Sa bonhommie égaya l'humeur grise et stressée de Léonie qui, oubliant un instant les courriels et les obligations, se prit à rire elle aussi de bon cœur.

- Alors, c'est bien moi votre criminelle, renchérit-elle, en tendant la main. Léonie de mon prénom, si vous voulez bien. À vrai dire, il ne faudrait surtout pas raconter cet incident à qui que ce soit, car c'est mon côté distrait qui m'a valu d'être en exil ici…Combien je vous dois ?

Lorsqu'elle était en contact avec les autres, Léonie sortait de son personnage de neuropsychologue pour devenir une sexagénaire sympathique et sans prétention, une femme spontanée et passionnée par les gens.

Elle se laissa raccompagner par la propriétaire de L'Échouerie qui la guida à travers la brume tout naturellement. Mathilde lui expliqua donc que si madame Léonie le désirait, elle se ferait un plaisir de lui faire visiter les Galets. Son grand-père, Dieu ait son âme, pêchait la morue ici, dans le temps. Il lui avait raconté d'innombrables histoires, toutes les techniques du séchage, du salage et ainsi de suite. Quoique le Centre d'interprétation faisait ça très bien aussi, raconter Natashquan, mais des fois ça pouvait être plaisant de se le faire raconter en personne…

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

Léonie se sentait mal à l'aise de refuser, mais ses envies touristiques se limitaient impérieusement à sa chambre d'hôtel. Il lui semblait que moins elle sortirait de son antre, plus vite ce séjour passerait et plus vite elle pourrait regagner sa vie.

Elle grelottait visiblement et n'eut pas trop de mal à prétexter la nécessité d'un bain chaud, mais se sentit tout de même obligée, pour contenter la restauratrice enthousiaste, de mentir poliment en promettant de repasser le lendemain soir pour assister à la prestation d'un chanteur de Québec «qu'on attendait depuis des mois».

- Vous verrez, madame, que même si on est pas la grande ville, on sait faire la fête, ça c'est sûr. Je vous garantis que vous allez vous amuser. Ça se remplit noir de monde les soirs de shows, insista Mathilde qui aimait bien faire la causette et laissait partir à regret cet auditoire inespéré pour un matin de semaine. En tous cas, reprit-elle, alors que Léonie avait la main sur la poignée de porte et tentait de s'enfuir, en tous cas, on sait jamais, peut-être même que le bel indien qui est installé au camping sera de la fête…Vous le connaissez ? Tout le monde le connaît, mais pas vraiment. En fait il vient à chaque année, mais y'est pas trop causant…mais vous serez pas la seule touriste, ça c'est sûr…

Si Léonie ne l'avait pas interrompue en se précipitant dehors, elle se serait retrouvée-là, encore suspendue à la porte, à l'heure du souper…

Une fois le seuil franchi, elle retrouva l'air salé et paisible de la côte qui s'était maintenant dégagée, laissant entrevoir une mer lisse sous un éclatant ciel bleu. De la grande terrasse de bois du restaurant, on pouvait maintenant apercevoir les hangars de pêcheurs, blanc et rouges, qui formaient le groupe des Galets, perchés sur leur cap rocheux, exposés sans

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

remparts aux grands vents et aux inévitables tempêtes. On imaginait mal qu'ils aient ainsi traversé près de deux siècles, témoins muets de la mythique époque de l'abondante pêche à la morue.

Elle prit une grande inspiration qui avoisinait plutôt le soupir, croisa les bras en frottant les manches de son chandail pour chasser la fraîche qui la transperçait encore. En descendant les marches pour se rendre à sa voiture garée juste à côté, dans le gravier, elle aperçut la longue et solide silhouette d'un homme qui s'éloignait vers la pointe. À cette distance, tout ce que Léonie put discerner fut ce une longue tresse qui dépassait de sa casquette et ondulait au rythme d'une démarche de renard. Machinalement, elle joua avec son anneau de mariage et tourna le dos en tendant sa clé pour déverrouiller la portière.

***

Depuis deux jours, le brouillard n'était pas revenu, et l'éparpillement des modestes maisons colorées de Nutashkuan, brillait au soleil. Un bon vent accompagnait les marées, et la mer déferlait joyeusement en de hautes et franches vagues. Voilà l'inépuisable beauté de la nature, pensa-t-il en regagnant à pied la route 138, le « chemin d'En haut », qui traversait le village. D'heure en heure, de saison en saison, le paysage changeait ses tableaux, infatigablement repeint par le pinceau divin.

Raymond avait passé la journée à suivre le sentier pédestre, « Le pas du Portageur » longeant la rivière qui donne son nom au village. Dès que l'on s'éloignait de l'eau vive et de la côte, les arbres rapetissaient pour céder la place à la taïga et donner aux faibles dénivelés des plaines un aspect mélancolique et déserté. Dans cet espace farouche, ça et là, des touristes probablement, avaient érigé des Inukshuks, ces distinctifs empilements de

EXTRAIT - TOUS DROITS RÉSERVÉS

pierres aux formes humaines, qu'utilisaient jadis les Inuits pour repérer les passages de caribous.

Ces imitations d'une coutume amérindienne ancestrale le faisaient sourire et le rendaient triste à la fois. La naïveté de ce geste, cet esprit romantique qui poussait les Blancs à s'approprier, par leurs jeux de pierres, le territoire et la culture, avait quelque chose de touchant puisqu'il semblait démontrer un désir de communion avec la nature. Mais, en revanche, ce qui avait autrefois été un mode de vie devenait ainsi, entre leurs mains, un loisir sans signification, un objet à vendre dans les dépanneurs près des réserves. Il en avait même vu de tristes modèles en plastique, en vente chez *Canadian Tire* dans l'allée jardinage, juste à côté des nains de jardins à motocyclettes et des grenouilles jouant de la guitare.

Il chassa ces idées de son esprit, pour revenir dans l'instant présent et tenter de maintenir la connexion à ce qui l'entourait. En laissant sa voiture garée au camping, cela lui permettait de marcher le territoire. Ainsi, une quinzaine de minutes à pied sur le chemin d'En haut le séparait de l'épicerie du village et des galets. À une vingtaine de minutes plus loin en passant devant l'église, on rejoignait le pont qui enjambait la rivière menant à la baie de l'Anse du ruisseau et à l'accès aux sentiers. Pour lui, il n'y avait pas d'urgence ici, que la lenteur des heures et le rythme de la nature. Il fuyait la voix des hommes.

Il se souvenait d'une époque où, en entrant au Marché Natashquan, on avait surtout l'impression d'un magasin général pourvu d'une variété limitée de produits de base frais ou en conserve, de quelques cassettes vidéo et de modestes étagères de la SAQ. Depuis les

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

années quatre-vingt-dix, le ravitaillement se faisait par camions plutôt que par bateaux et l'épicerie n'avait plus rien à envier à ses consœurs des villages en amont du fleuve.

Il ramassa des cigarettes et ce dont il avait besoin pour son repas du soir.

Au comptoir-caisse, la jeune femme poinçonna les items et lui demanda sa carte. Pendant un bref instant, Raymond demeura sans réagir, ne comprenant pas ce que la caissière attendait de lui, puisqu'il lui tendait de l'argent comptant pour régler la note. Il se passa de longues secondes durant lesquelles la commerçante le regarda tranquillement, en souriant, jusqu'à ce qu'elle se lasse d'attendre et précise sa demande :

- Avez-vous votre carte d'Indien ? Voulez-vous que je fasse livrer vos sacs ?

Raymond réalisa soudain qu'elle présumait qu'il était un membre de la réserve. Dans les yeux de la jeune femme, il se vit comme dans un miroir : des yeux subtilement bridés, des cheveux longs noués en tresse, une peau mate; un air franchement autochtone quoi.

Chez lui, en Estrie, les commerçants ne faisaient jamais cette demande. Pour quiconque, il pouvait faire partie de n'importe quelle « minorité culturelle », être Espagnol ou Indien (Hindou), Arabe ou Italien, ou simplement un Québécois hippie. Mais ici, il y avait deux races : des Blancs et des Indiens.

Voyant que son interlocutrice oscillait d'une jambe sur l'autre en regardant tour à tour dehors puis ses mains qui tapotaient le comptoir en signe d'impatience, il finit par sortir de ses pensées pour lui répondre.

- Non, c'est correct, je n'ai pas ma carte, je vais payer les taxes.

La caissière haussa les épaules et finalisa la transaction.

EXTRAIT TOUS DROITS RÉSERVÉS

- Ça fait cinquante et soixante-dix, lui annonça-t-elle en souriant.

Il paya et chargea ses provisions dans son sac à dos de grosse toile puis sortit tranquillement pour traverser le stationnement et revenir sur ses pas. En suivant la route, on apercevait le fleuve et cette présence rassurante lui faisait du bien.

S'il n'avait pas pris la peine d'expliquer qu'il n'était pas du coin, qu'il était un touriste et logeait au camping, c'était d'abord parce qu'il n'aimait pas étaler sa vie privée, mais surtout qu'il craignait de dévoiler ainsi une part de cette honte, de ce sentiment de culpabilité qui le rongeait. Pratiquement, il vivait comme un Blanc et sa carte d'Indien dormait dans un tiroir. Il préférait donc se taire et paraître bourru.

Depuis quelques années, il y avait cette mode, parmi les Québécois, de rechercher dans leur généalogie des traces de métissage qui leur permettraient, pensaient-ils, de revendiquer certains privilèges, dont celui de ne pas payer de taxes sur leurs achats.

Mais, aux yeux de Raymond, il y avait là un piège qui entretenait cruellement l'image du sauvage qui se fait vivre par le gouvernement et bénéfice d'avantages inéquitables. La Loi sur les Indiens, qui régissait la vie des Amérindiens dans les réserves, ressemblait plutôt à un code de vie pénitentiaire. L'idyllique liberté fiscale que les Blancs enviaient était en réalité un cauchemar, une longue liste de contraintes qui enfonçait les premières nations dans la servitude.

***

Léonie n'avait pratiquement pas quitté sa chambre depuis deux jours. Habituée aux établissements urbains haut de gamme, elle se sentait véritablement au bout du monde dans

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

le modeste établissement de l'*Auberge La Cache* qui comptait une quinzaine de chambres de style champêtre. Au moins, le Wi-Fi fonctionnait-il assez bien, la plupart du temps.

Contre mauvaise fortune bon cœur, elle avait décidé de profiter de ce temps de repos pour faire avancer certaines lectures en préparation d'un cours en ligne qu'elle devait élaborer pour l'automne. Partagée entre l'enseignement, le travail de recherche, la gestion de la clinique, les supervisions d'étudiants aux cycles supérieurs et la rédaction d'articles, elle manquait de temps pour plonger dans ses livres.

Puisqu'il lui était difficile, de toute manière, de faire le suivi de ses innombrables courriels sans recevoir des correspondances paternalistes de Jacques lui interdisant de « travailler à distance », elle se disait qu'au moins elle ne perdait pas tout son précieux temps, se convainquant que lire lui permettait de se détendre.

Elle avait pourtant fait acte de bonne foi, la première journée, en s'obligeant à se rendre à la plage pour marcher. Son projet de repos se résumait à ceci : marcher au moins une heure tous les jours. Mais elle s'était vite lassée de prendre sa voiture pour aller errer, cinq minutes plus tard, sur une plage qui ne présentait pas grand intérêt autre que du sable et de l'eau à l'infini.

Sa nature curieuse et insatiable l'amenait à ne choisir que des activités qui lui permettaient de stimuler son cerveau, d'acquérir de nouvelles connaissances. Ainsi, arpenter les dunes ne satisfaisait pas ces critères et elle pouvait très bien, si l'envie lui prenait, trouver toutes les informations touristiques nécessaires sur le web. Inutile de dépenser quelques dollars au Centre d'interprétation.

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

Elle vida donc, dans le verre de plastique, ce qui lui restait des deux indispensables bouteilles de vin qu'elle avait glissées dans ses bagages, et s'installa dans le fauteuil près de la fenêtre en lucarne. Un bref instant, son regard se perdit dans la contemplation de la forêt qui s'étendait derrière l'auberge, grand mur vert et bruissant.

Une revue scientifique sur les genoux, elle s'apprêtait à reprendre sa lecture lorsque la sonnerie caractéristique de son ordinateur lui annonça qu'on tentait de communiquer avec elle via *Skype*. Elle posa son ouvrage et quitta le fauteuil pour aller s'asseoir au bord du lit, devant la table basse où son portable était posé. Son verre toujours à la main, elle sourit en voyant que la communication venait de sa fille, Sara.

Dans une fenêtre du logiciel, le rayonnant visage de la jeune femme apparut, légèrement plus maigre que la dernière fois peut-être. Elle portait sur la tête un turban coloré semblable à ceux que portent les femmes africaines et des mèches de cheveux blonds dansaient autour de ses joues.

- Salut maman ! Comment ça va ? Est-ce que je te dérange ?

Léonie avait toujours besoin de quelques secondes pour s'habituer à cette étrange façon d'avoir une conversation sans jamais pouvoir regarder l'autre dans les yeux. C'était comme de parler à une personne aveugle dont le regard errait partout sauf sur son interlocuteur. Elle savait que sa fille recevait d'elle le même langage corporel étrange, mais sans y prêter la moindre attention. Ces enfants étaient nés avec des ordinateurs dans les mains, disait-on.

- Hey, ma puce ! Je suis vraiment contente d'entendre ta voix ! Il me semble que ça fait longtemps…Il est quelle heure là-bas ?

EXTRAIT - TOUS DROITS RÉSERVÉS

Un très léger décalage dans le délai de réponse donnait la sensation de parler avec quelqu'un dans une navette spatiale.

- Aux alentours de deux heures du matin, dit-elle avec ce sourire coquin de l'enfant qui, même adulte, continue de vouloir cacher sa vie nocturne à sa mère. Avec des amis du dispensaire, on est allé faire la fête dans un boui-boui du coin. De toute façon, avec la chaleur, c'est pas si évident de dormir…Mais, t'es où au juste ? C'est quoi ce mobilier ? T'es en voyage ?

- Non ma puce, enfin oui et non…c'est une longue histoire…je te raconterai ça une autre fois…je suis à Natashquan…

Sara la coupa presque en criant de joie :

- Hein ? Natashquan ? C'est pas dans le nord du Québec ça ? T'es en vacances ? C'est pas possible !! Je rêve !!

Cette fois, Léonie eut un sourire contrit et hésita quelques secondes avant de répondre. Cela lui brisait le cœur de décevoir l'enthousiasme de sa fille ainée. Elle finit par lui expliquer que ce n'était pas exactement des vacances, seulement quelques jours, qu'au fond c'était un bref moment de recul nécessaire et du temps pour faire ses lectures…que c'était une idée de Jacques…

La bonne humeur de Sara s'effaça subitement pour laisser la place à un air réprobateur et découragé. Dans l'écran, Léonie la vit se reculer pour se caler dans son siège et cela l'attrista.

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

- Tu sais, maman, que tous les êtres humains ont besoin de repos ? Que tu n'es pas exemptée de ta biologie parce que tu es une éminente chercheuse…tu le sais ça ?

Le ton était mi-blagueur, mi-fâché. Léonie tenta de faire dévier la conversation :

- Mais, toi, ma chérie, comment ça se passe là-bas ? Comment est ton équipe ?

- Bravo maman…belle tentative d'évitement…O.K., je me rends, dit-elle en souriant de nouveau et en se rapprochant de la caméra de son écran. Bah, tu sais, c'est à peu près la routine…On a notre noyau de MSF et deux ou trois médecins locaux qui viennent en alternance. On ne peut pas les avoir à temps plein, ils se promènent de village en village, et ramènent de temps en temps des malades qui ne pouvaient pas se déplacer jusqu'à nous.

  C'est vraiment pauvre, ici. On a pas toujours l'électricité et notre matériel médical est réduit au strict minimum. J'ai eu beau faire des demandes pour obtenir plus de soutien, il semble qu'il y ait des problèmes avec l'acheminement. On ne sait pas exactement où ça bloque. Alors on se débrouille avec ce qu'on a.

L'instinct maternel de Léonie était mis à rude épreuve à chaque expédition que Sara faisait avec Médecins sans frontières. Elle avait beau avoir vingt-neuf ans, être solide et sensée, elle demeurait sa gamine. De la voir travailler dans ces conditions, sans jamais se plaindre de son propre inconfort, la remplissait à la fois de fierté et d'inquiétude.

- Veux-tu que je parle à ton père pour voir s'il peut faire quelque chose ? Il pourrait peut-être communiquer avec l'ambassade ou je ne sais trop qui ?

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

- On a déjà eu cette conversation mille fois maman…Ca va, on gère, c'est normal, ce sont des choses qui arrivent…D'ailleurs, comment il va Monsieur le grand chirurgien mon papa ?

Sara connaissait d'avance la réponse. Dans sa tête, elle pouvait même imiter sa mère qui lui disait : Oh, tu sais, ton père, il va très bien. Il est très occupé ces temps-ci…et ainsi de suite. Elle savait très bien, qu'en réalité, cela voulait dire : Oh, tu sais, ton père et moi on ne se voit pas souvent…on se croise à la maison tard le soir ou tôt le matin…tu comprends, nos horaires…et…

Voilà peut-être ce qui lui avait donné la piqure pour s'embarquer dans l'aventure de l'aide à l'international. Depuis qu'elle avait terminé médecine, la maison familiale n'était qu'un hôtel où les membres du clan se croisaient en courant…

Au fond, toute son enfance ressemblait à cela. Aujourd'hui, elle avait envie de vivre autrement. Elle s'était refusée à suivre le rythme de cette course folle, à faire des heures de garde impossibles à l'hôpital, à expédier les malades à la chaîne, dans un cabinet. Elle avait plutôt choisi de parcourir le monde, de tenter de faire une différence là où ça comptait vraiment.

- Oh, en passant maman, est-ce que tu as reçu la vidéo que je t'ai envoyée ?

Léonie patina une seconde, honteuse de répondre qu'elle l'avait eue, mais n'avait pas pris le temps de la regarder.

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

- Écoute, maman, faut que je me sauve…mine de rien, je commence à avoir sommeil…Écoute la vidéo, tout de suite après qu'on ait raccroché, tu me le promets ?

- Promis ma belle chérie. Tu prends soin de toi, d'accord ? Tu me tiens au courant dès que tu le peux ? Ça finit quand, ta mission ?

- Dans un mois, je crois. Je t'embrasse très fort…et puis, tu sais, c'est plutôt toi qui devrais prendre soin de toi…Je t'envoie une deuxième vidéo demain…j'ai besoin de ta promesse que tu vas l'écouter elle aussi, très rapidement…d'accord ?

- O.K., c'est promis, les deux vidéos…Je t'aime ma chérie !

Elles s'envoyèrent des baisers dans les airs et des signes de la main, puis Sara disparut de l'écran du portable de Léonie.

Cela la troublait de se rendre compte que sa fille lui manquait terriblement maintenant qu'elle ne pouvait plus la voir tous les jours. Pourtant, avant qu'elle joigne *MSF*, elles ne se parlaient que rapidement, alors que via *Skype*, peut-être justement à cause de la distance, elles s'accordaient du temps pour prendre réellement des nouvelles l'une de l'autre.

Fidèle à sa promesse, elle réussit à localiser le courriel de sa fille à travers la longue série des autres messages.

Le courriel s'intitulait *Devinette* et comportait ce bref message :

> *Allo maman chérie…Je suis tombée sur cette vidéo en regardant les tournages depuis le début de mon arrivée au Bénin…*

EXTRAIT - TOUS DROITS RÉSERVÉS

Ça m'a rappelé de beaux souvenirs. Voici donc la devinette du jour : quel est cet endroit ?

Bisous

xx

Léonie cliqua sur un lien dans le corps du message et une autre fenêtre s'ouvrit dans laquelle elle dut entrer son identifiant et son mot de passe. Finalement, elle vit apparaître un logo en forme de cône orange, semblable à ceux qui parsèment les chantiers routiers. Elle cliqua dessus et démarra la vidéo en s'émerveillant des prouesses technologiques de sa fille qui trouvait le moyen, dans un village perdu d'Afrique, pratiquement sans électricité ni eau potable, de lui transmettre des documents filmés. Ce qui l'amenait à penser que le tiers monde était surtout un choix politique et non une limitation financière ou technologique.

Les premières images furent les pieds de Sara, chaussés de ses éternels baskets tout terrain. Étrangement, il n'y avait pas de son. Elle stoppa donc la vidéo et tenta quelques manœuvres pour « réparer » le problème, mais après d'innombrables et infructueux tâtonnements dans les méandres de son portable et sur les sites de dépannage, elle dut admettre les limites de ses connaissances informatiques et décida de visionner la vidéo telle quelle.

Lorsque l'angle de la caméra quitta les pieds de la vidéaste en levant l'objectif en caméra subjective, on suivit les pas de la marcheuse dans un sentier forestier rempli de trouées lumineuses. Cette marche silencieuse se poursuivait ainsi, droit devant soi, au rythme du léger balancement des hanches, bifurquant à l'occasion pour lever le regard au ciel vers la cime d'arbres aux troncs immenses, et aux feuillages généreux, qui semblaient vouloir

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

gratter le ciel. Puis, la marche reprenait, et on découvrait la silhouette floue d'un oiseau coloré, au loin sur une branche. Des champs de fougères luxuriantes, hautes comme des hommes, s'étendaient à perte de vue dans des sous-bois aux allures tropicales.

Dix minutes passèrent, pendant lesquelles Léo cherchait à deviner quel pouvait bien être cet endroit. Connaissant sa fille, elle savait très bien que ce partage n'était pas innocent. Malgré sa nature joyeuse et bohème, Sara était tout sauf insouciante et il était rare que ces interventions soient du simple bavardage. Assurément, il se cachait là-dessous, une forme quelconque de réflexion philosophique ou sociale et même probablement une leçon de vie.

C'était d'ailleurs un de ses plaisirs, en tant que mère, de laisser sa progéniture, si débordante de foi en la vie et si intransigeante dans ses convictions, lui faire la leçon, tenter de la « dépoussiérer », voire même de l'éduquer. Il était particulièrement touchant de les voir, année après année, bûcher pour se faire une place, mais aussi s'épanouir avec confiance et passion.

Cependant, elle avait beau chercher, elle ne parvenait pas à identifier le lieu où se déroulait l'action. Était-ce une jungle africaine menacée par des coupes à blanc ou l'installation d'une industrie menaçant l'écologie ? Mystère.

Elle abdiqua donc et répondit au courriel de Sara.

« J'aime passionnément le mystère, parce que j'ai toujours l'espoir de le débrouiller »

C. Baudelaire

Maman intriguée xxxx

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

P.S. Il n'y avait pas de son sur l'image…est-ce normal ?

Elle referma Outlook et regarda l'heure : 22h. Il était encore tôt, mais elle n'avait d'autre choix que de rendre les armes et aller se coucher. Il ne lui restait plus de vin et un puissant mal de tête lui signifiait qu'elle devait se reposer.

***

Le camping municipal *Chemin faisant* avait des allures de terrain vague…vaguement aménagé. Il portait bien son nom. Balayés par le vent du large, la plupart des espaces pour les tentes et les motorisés s'enfilaient l'un à côté de l'autre. Aucun arbre ne séparait les places et une mince lisière de résineux l'entourait sans plan d'aménagement particulier. Pour y séjourner, il fallait apprécier le sable, les grands espaces et une franche simplicité qui faisait écho à l'ensemble du village. Pour Raymond, ce lieu était parfait. Rien à voir avec les jolis terrains forestiers des parcs nationaux qui se ressemblaient tous, ou les terrains-villages, bondés de roulottes et d'enfants, de piscines et de soirées thématiques.

Il s'y sentait libéré de tous les fardeaux, exposé et vulnérable dans l'infinité de ce paysage poétiquement rude et sans prétention. Sentir la nature dominer l'homme à ce point, étrangement, lui donnait un sentiment de force, d'être libre et invincible.

Mais ce soir-là, assis devant le feu, la magie n'opérait pas. Même le son des vagues, toutes proches, ne pouvait empêcher ses pensées de tourner en rond. À quarante-trois ans, pour la première fois de sa vie, il constata qu'il se sentait perdu et affreusement seul.

EXTRAIT - TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dans le ciel qui commençait à allumer ses étoiles, il vit, en levant la tête, la silhouette noire d'un grand oiseau porté par le vent qui tournoyait lentement et majestueusement au-dessus de la mer. Il ne restait à l'horizon qu'un mince disque, aplati sur les vagues, prêt à s'engloutir et disparaître. Il se leva pour tisonner le feu et ajouter une bûche supplémentaire afin de contrer la fraicheur de la nuit.

Depuis que Nori avait décidé de quitter la maison pour aller s'établir dans la communauté de Pessamit, rien n'était plus pareil. Rien n'avait plus de sens et Raymond n'arrivait pas à mettre des mots sur ce grand vide qui s'était creusé en lui. Il ne faisait qu'en ressentir les effets pernicieux. Provenant des tréfonds de sa conscience, une douleur sourde et rancunière venait au jour et teintait ses rapports avec le Nord, autrefois tendres, d'une amertume nouvelle.

Il amenait son fils ici, presque chaque été, comme en pèlerinage, sans savoir réellement pourquoi, seulement mu par un instinct, un désir insondable. Et ces quelques journées de camping au bord de la mer lui semblaient rétablir l'ordre des choses, apporter à sa vie le souffle nécessaire pour continuer. Les heures passées à chasser le crabe, à ramasser des moules ou à construire des châteaux, à se raconter des histoires autour du feu en se gavant de guimauves, tout cela lui donnait un fort sentiment d'appartenance, une identité. Il était le père de ce gamin, il était une famille, si minime fût-elle, mais elle prenait toute la place.

Il se leva pour aller chercher ses cigarettes dans la tente. Il s'était bien promis d'arrêter, mais c'était il y a dix-sept ans de cela, avant que Justine ne trouve un homme plus exotique que lui et décide de le suivre en Europe. Seulement pour quelques mois, avait-elle dit, et il

EXTRAIT - TOUS DROITS RÉSERVÉS

l'avait cru. Elle avait promis de revenir pour s'occuper de son fils ou pour l'amener avec elle dans sa nouvelle vie. Mais elle n'était jamais revenue.

En visite dans la réserve de Pessamit, où Raymond se languissait, passant de précaires boulots en périodes de vide, elle l'avait séduit par sa fougue, par sa passion de la littérature, par sa beauté de feu follet. Elle terminait un baccalauréat en études littéraires et espérait faire sa maîtrise sur les influences des minorités culturelles dans l'imaginaire québécois.

C'est ainsi qu'il l'avait suivie, abandonnant famille et histoire, prenant pays en elle, et à travers l'enfant à naître. Enfant qu'elle déciderait unilatéralement d'appeler Honoré à l'instar de son héros du moment, l'incontournable et monumental Balzac.

Et durant quelques années, ils avaient vécu d'amour, de ses prêts et bourses à elle, de ses maigres revenus à lui, dans un trois et demie dans le quartier Fleurimont de Sherbrooke.

C'était jusqu'à ce qu'elle commence à lui reprocher d'être un boulet, tout juste bon à fumer des clopes en écoutant le hockey, incapable d'aucune poésie, d'aucune grandeur. Un minable en somme, un homme ordinaire, bien loin de l'image qu'elle se faisait de l'indien bourré de testostérone animale et de légendes enchanteresses et boisées. Aujourd'hui, il réalise qu'il n'était qu'une bête de plus dans sa fantasmagorie personnelle. Un jeune animal exotique, différent et farouche ; un défi pour ses charmes.

Ces souvenirs qu'il avait enfouis depuis longtemps, qu'il croyait même avoir réussi à effacer, refaisaient surface et lui donnaient soudainement l'envie de crier. Autour de lui, les dormeurs ronflaient dans leurs tentes, les feux éteints depuis longtemps. L'air du large saoule et rend le sommeil profond. Il se leva, tassa les buches dans le poêle de métal afin

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS

de calmer le feu, s'alluma une autre cigarette et décida de se rendre au bout du terrain, au bord de l'eau.

Il n'avait pas apporté de lampe de poche et marcha en droite ligne, posant un pied léger pour ressentir les obstacles et s'orienter. Arrivé près de l'eau, il resta debout à observer la surface noire qui irradiait faiblement sous la lueur de la lune. Il respira profondément, espérant ainsi chasser l'agitation qui le tourmentait. Et il respira encore et encore, jusqu'à ce qu'enfin son esprit se calme et qu'il sente le sommeil gagner ses muscles et son ventre.

EXTRAIT-TOUS DROITS RÉSERVÉS